

Patrick Rödel, 2011

LES RELATIONS ENTRE HENRI GUILLEMIN ET MARC SANGNIER : MYTHES ET REALITES

- - - -

Je voudrais commencer par quelques mots de remerciement pour nos hôtes de l'Institut Marc Sangnier, pour Anicette Sangnier qui nous fait l'honneur d'être parmi nous, pour Anne-Valérie Etendard qui nous a guidés, ce matin, dans la visite de ce lieu chargé de souvenirs, cet immeuble du boulevard Raspail qui est le signe visible de l'héritage que Marc Sangnier nous a laissé.

Je le fais au nom de l'Association Présence d'Henri Guillemin. Je le fais aussi en mon nom propre tant je me sens comptable de l'histoire qui, ici, s'est écrite, à laquelle mon grand-père, Jacques Rödel, a participé avec tant d'enthousiasme et de courage ; et, à son nom, je ne manque pas d'associer celui de Marie Meyer, ma grand-mère, dont il fit, ici, la connaissance, par l'intermédiaire de son frère, Louis Meyer, un des premiers collaborateurs du Sillon. Plus je m'intéresse à cette histoire, mieux je mesure l'ampleur de ce qui, dans ces lieux, fut semé – même si notre époque a souvent trahi cet héritage – j'ai la ferme conviction que dans les temps troublés que nous vivons, il y a urgence à y revenir. Et je voudrais que le travail qui est le mien en ce domaine ne soit pas pris pour une simple érudition passéiste mais pour un véritable acte militant.

J'ai choisi d'aborder, aujourd'hui, la question des relations entre HG et MS. L'intitulé que j'ai retenu : « mythes et réalité », indique bien que ces relations furent plus complexes qu'on ne le croit : de l'adhésion absolue à la personne de MS et à ses idées à l'éloignement, à la rupture au nom de la fidélité à ces mêmes idées, nous dit HG, bien des points demeurent encore obscurs.

Il y a ce qui n'appartient pas en propre à HG dans sa relation à MS. Tous ceux qui ont, un jour, rencontré MS, qui ont été happés par son

exigeante amitié et embarqués dans l'aventure qu'il a initiée, ont à peu près dit la même chose du bouleversement que leur vie a alors connu.

Il y a ce qui appartient en propre à cette relation. Et c'est sur ce chemin que j'essaierai d'avancer, mais avec mille précautions parce que cela relève souvent du secret des âmes et que je ne voudrais pas donner une image simplificatrice et caricaturale de ce qui s'est inextricablement tissé entre ces deux hommes et qui ne fut jamais exactement démêlé – j'en vois une preuve dans le fait que HG n'a jamais voulu écrire ce livre sur MS que Jacques Rödel le pressait d'écrire, qu'il a été fort soulagé que le livre de Madeleine Barthélémy-Madaule, qu'il jugeait excellent, lui ait épargné de le faire lui-même.

Enfin, il me faut signaler d'emblée une difficulté majeure : nous ne savons, de cette relation, que ce qu'HG nous en dit lui-même, dans la version très maîtrisée de son journal, **Parcours**, dans les entretiens qu'il eut avec Patrick Berthier, **Le cas Guillemin**, avec Jean Lacouture, **Une certaine espérance**, avec Maurice Maringue, **Henri Guillemin, le passionné** – et ces entretiens sont également très maîtrisés quand il s'agit de sa vie personnelle. Il nous manque de savoir comment MS lui-même a vécu ces dernières années de relations ou d'absence de relations avec HG. Les lettres de MS à HG dorment dans les cartons de la Bibliothèque de Neuchâtel et y dormiront jusqu'en 2043 – date à laquelle sera levée la clause de confidentialité imposée par Jacqueline HG – 50 années après la mort de HG, c'est tout à fait hors norme. Il existe, peut-être, dans les Archives de la famille Sangnier, des éléments de réponse aux questions que je me pose. Mais ce n'est qu'une simple supposition. De toute manière, qui, en 2043, s'intéressera encore aux détails de cette histoire ? Les derniers protagonistes auront depuis longtemps disparu comme ceux qu'animait un désir légitime de comprendre comment cette rupture entre deux hommes à ce point proches avait pu s'opérer.

Ces préliminaires posés, je peux entrer dans le vif de mon sujet. Avec le souci de donner à ceux qui connaissent peu MS et HG quelques clés pour mieux saisir l'ampleur des enjeux de leur histoire et celui de ne pas lasser ceux qui les connaissent bien – pour ces derniers, j'espère apporter quelques éléments nouveaux.

- - -

HG a raconté sa première rencontre avec MS. Boulevard Raspail. Et l'accueil immédiatement chaleureux. Nous sommes en 1922. HG n'est qu'un jeune khâgneux lyonnais qui vient à Paris passer l'oral de la rue d'Ulm. Il s'y fera coller, cette année-là, d'ailleurs. MS, il ne connaît de lui que les éditoriaux de la Démocratie, le journal de Jeune République qu'il a découvert par l'intermédiaire d'un ami et qu'il vendait à la sortie de la messe. Il fallait oser ce premier acte de militantisme, dans le contexte politique de l'époque. Mais cette audace n'est rien à côté de celle qui pousse HG, petit provincial qui n'a d'autre titre à présenter que sa bonne volonté et une indignation frémissante devant la collusion de la majorité des catholiques avec les forces de droite, à aller sonner chez MS, à la porte altière de cet hôtel particulier. Rien à voir avec la maison mâconnaise de la rue Lacretelle. Qu'est-ce qui l'engage à dépasser sa réserve naturelle, sa timidité même ? La curiosité ? Non pas. Une certaine ambition ? Après tout, MS est un homme connu et riche. Non plus. Le désir de servir le seul homme, à l'époque, qui réunisse une foi sans concession et un souci de justice sociale qui ne sera jamais pris en défaut ? Oui, certainement.

Et MS, qui en a vu défilé de ces jeunes hommes pleins d'enthousiasme prêts à mettre leur énergie, leur intelligence au service de la Cause, n'hésite pas un seul instant. Cet HG, il est pour lui. Sur ce qu'ils se sont dit, nous ne savons pas grand-chose. Mais MS, avec une délicatesse toute paternelle, sait donner à ce garçon qui est prêt à tout abandonner pour le suivre, les conseils qui s'imposent : il faut d'abord que tu réussisses ton concours. Quand tu seras à Normale sup, reviens me voir.

Au premier regard, à la première parole, HG est pris, épris même et il ne se déprendra que des années plus tard. Quand il parle de MS, les sentiments, toujours, l'emportent sur l'analyse rationnelle. « Bonheur. Je l'admirais avec passion ; je l'aimais beaucoup, beaucoup... » et plus tard : « J'ai revu « Marc Sangnier » (...), le cher « Marc », le bien-aimé « Marc ». Que signifient ces guillemets ? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ses proches aient appelé MS par son prénom, au lieu de lui donner du « monsieur », du « patron », ou même du « camarade » ? Mais ses propres enfants le vousoyaient jusqu'à l'âge de 18 ans où ils passaient au tutoiement, après une discussion initiative avec leur père. Une manière de se différencier de ceux de l'extérieur, de marquer son

appartenance à un groupe, à un clan. Ils sont là, ces guillemets, pour suggérer le caractère unique de ce Marc-ci, tous les autres Marc du monde n'existent plus, il n'y a plus que lui pour symboliser le moment de la rencontre avec celui qui vous a immédiatement appelé et qu'on appelle comme il a voulu qu'on l'appelle. La voix tremble encore à l'énonciation de ce prénom, de ce vrai nom d'apôtre. Est-ce céder à un mauvais jeu de mots que de dire que tous ou presque en ont été marqués ? Je ne crois pas. (Toutes ces citations sont tirées de **Parcours**)

Plus tard encore : « Les deux seuls êtres que j'ai rencontrés et à propos desquels le mot « charisme » me vient spontanément aux lèvres, c'est dans une perspective religieuse que je les vois proches : MS et le prieur de Taizé, Roger Schütz. » (**Parcours**, p. 280) (C'est très net, il ne s'agit pas pour MS d'une perspective politique et sociale) Fascination pour ce « don » de la parole qui enveloppe, caresse, réveille, admoneste, séduit, vibre, s'adoucit soudain pour tonner l'instant d'après ; personne de la même génération ne rivalise avec lui, Briand mis à part – l'un et l'autre animés, inspirés par un idéal qui les fait, loin des facilités rhétoriques, parler vrai.

Dans un très beau texte de 1938 (**Parcours**, p.46), HG revient sur la voix de MS : « Ce que porte en elle cette voix – non d'un comédien très savant, mais d'un homme, d'un camarade -, c'est une vérité fougueusement aimée et qu'elle veut nous faire entrevoir, nous faire éprouver, ressentir, qu'elle veut nous jeter dans l'âme, vérité que l'on reçoit en plein cœur, pour qu'enfin nous l'aimions, nous aussi, comme il l'aime, de toute sa force, lui qui parle là-bas au bout de cette salle, là-bas et tout près. »

A plusieurs reprises, HG revient sur l'aspect « viril » de MS, sur son ton « viril et fraternel », son regard viril » (texte de l'hiver 41/42). Il évoque « le regard brun-noisette (...), calme, loyal, viril » (texte de 50, peu après la mort de MS) et dans le texte qu'il donne à la revue **Esprit**, cette même année : « Viril, viril et simple. Je cherchais les mots à mettre au premier plan pour l'évoquer avec justesse(...) » Même chose chez Raymond Magne, dans un petit texte de souvenirs sur MS, intitulé **Notre Marc**, « viril aussi. Sa tendresse d'homme fort ignorait les attendrissements (...) cette virilité de l'âme se doublait d'une virilité physique. » Magne rappelle que MS était fier d'avoir escaladé le Mont Blanc par deux fois.

Madeleine Barthélémy-Madaule, dans son livre **MS 1873-1950**, éprouve

le besoin de préciser, elle aussi : « Les amitiés ardentes de Stanislas et de la Crypte sources du Sillon ne sont pas des amitiés particulières, en dépit de leur extraordinaire source de passion. Car la foi, d'une part, et l'incarnation de celle-ci dans une cause sociale, de l'autre, sont l'axe d'équilibre des affinités personnelles. » Bien sûr, pas de quoi fouetter un chat. Et c'est mal connaître la manière exaltée dont se dit, dans ces années, l'amitié et qui a pu parfois surprendre.

Il n'empêche que l'accusation d'homosexualité a couru dans les milieux maurrassiens – « homosexualité sublimée », disait Maurras, mais le « sublimé », ici, n'émousse pas le trait. Et François Mauriac raconte cette soirée passée à Langon où MS lit le texte d'une pièce de théâtre qu'il vient d'écrire ; tous les auditeurs lui sont, par avance, acquis et lorsque arrive le moment où Mauriac doit donner son avis, il panique, ne sait quoi dire, se jette à l'eau et sort la phrase qu'il ne fallait pas dire : « Ca manque de femme ». Silence glacé.

Donc, HG était retourné à Lyon, avait repris l'harassant travail de préparation. Il est poussé par le désir de ne pas décevoir ses parents qui ont tant investi dans les études de leurs enfants et celui de retrouver MS. En 1923, il est reçu à Ulm. Pendant deux ans, il ne va plus quitter MS, il lui servira de secrétaire – ce qui recouvre de nombreuses tâches, recherche de documentations et d'informations, aide à la rédaction de nombreux articles, tracts, affiches etc...., accompagnement dans les meetings et les réunions contradictoires, et, assez vite, conférences de propagande.

Lorsque HG intègre l'équipe de jeunes normaliens qui entourent MS, le Sillon en tant que tel est déjà de l'histoire ancienne. C'est en 1910 que le Vatican a mis un terme à l'audacieuse tentative, dont MS eut si tôt l'intuition, de réconcilier avec le catholicisme une classe ouvrière largement déchristianisée. Ce n'est, au départ, que la volonté de traduire dans les faits, les idées de Léon XIII : ralliement des catholiques à la République et prise en compte des conditions d'existence indignes de la classe ouvrière (C'est toute la portée de **Rerum novarum**). « L'action du Sillon se situe dans un certain ordre historique ; loin d'être révolutionnaire, elle prend sa place dans une bataille intérieure aux structures, lutte contre des adversaires, mais non pas du tout contre l'ordre établi. » (M. Barthélémy-Madaule, p.40)

Son ambition fut près de réussir et l'on a oublié qu'il devint assez vite

une force avec laquelle il fallait compter, une troisième force en quelque sorte entre un socialisme athée et un capitalisme voltairien. Ce fut, dans notre histoire, un des rares moments où s'incarne cette volonté d'ouvrir une voie originale qui refuse cette société dominée par l'argent et affirme sa fidélité aux principes évangéliques. Non pas une Démocratie chrétienne, un Parti catholique – MS n'a cessé de refuser cette tentation – prompte à tous les reniements mais un Christianisme social, au sens plein de chacun de ces termes. Cette force était soutenue par de nombreux prêtres et une partie non négligeable de l'épiscopat. Les cercles d'études, les instituts populaires qui avaient pour but de « former l'élite ouvrière et agissante » essaïmèrent dans toute la France.

Il faut croire que la peur fut grande chez les bien-pensants. La réaction ne se fit pas attendre. Pie X, dans une lettre du 29 août 1910, met un terme à l'expérience du Sillon. « Nous devons la vérité à nos chers enfants du Sillon qu'une ardeur généreuse a emportés dans une voie aussi fausse que dangereuse. » En latin, cela raisonne plus sévèrement encore : « *viam sequuntur damnosam* » : il y a de la damnation dans l'air ! « Aller à la vérité avec toute son âme », cette formule platonicienne était comme la devise du Sillon. C'était oublier que seule l'Autorité possède la Vérité.

Et MS se soumet. Démission et dissolution. Fin du premier épisode.

Lorsque HG rencontre MS, le Sillon n'existe donc plus, mais l'esprit qui l'animait continue de souffler. Sitôt achevée l'épreuve terrible de la Guerre, MS se lance dans de nouveaux projets, dans de nouveaux combats : Jeune République, un parti comme il l'avait esquissé avec Le plus grand Sillon ; il est aussi convaincu que la réconciliation franco-allemande est la condition nécessaire pour qu'une Europe pacifiée puisse voir le jour. C'est en 21 qu'il organise le premier d'une longue série de Congrès de la Paix où l'on vit, pour la première fois, des intellectuels allemands revenir à Paris ; en 22, il achète le château de Bierville qui servira de point de rencontre à tous les jeunes pacifiques européens ; en août 29, il fonde la ligue française pour les Auberges de jeunesse.

C'est dans ce contexte que HG fait ses premières armes – lutte contre l'Action française, meetings aux côtés de MS. Il écrira de nombreux articles dans le journal de Jeune République : 29 pour la seule année 1924. L'année suivante, il est nettement plus raisonnable : 3 articles seulement. Mais il va souvent en Province porter la bonne nouvelle. C'est comme cela qu'en 26, il

débarque à Bordeaux chez les Rödel. MS est très lié à la famille de Jacques Rödel dont la fille, Jacqueline, est sa filleule. Je ne reviens par sur ce mariage, HG a raconté cette histoire à Berthier, à Lacouture. Mariage en 28, HG ayant réussi entre temps à passer l'agrégation, ce qui était la condition évidente de l'accord de Jacques Rödel à cette union.

Le combat proprement politique prend moins de place dans la vie d'HG. Les premiers postes en province, le travail d'un jeune prof accapare son énergie. Au point qu'il lui faudra pour mener à bien sa thèse la générosité de son beau-père qui lui permet de prendre deux années de congé sans solde.

Pendant ces années, les liens avec MS sont restés très forts. C'est boulevard Raspail qu'il est reçu quand il vient à Paris pour travailler à la Nationale ou aux Archives. Mais il est préoccupé par autre chose que le combat politique – un meeting, de temps en temps, mais pas l'épreuve presque quotidienne des affrontements avec les ennemis politiques de Jeune République, mais pas la charge lourde de la propagande (les contributions au journal sont très réduites). Je ne sais pas si HG prêta main forte à Jacques Rödel, lors des deux campagnes électorales que celui-ci mena contre Philippe Henriot (ces campagnes furent d'une rare violence. Jacques Rödel fut battu en 32 et en 36 – républicain indépendant de gauche, était-il écrit sur sa proclamation.) C'est probable pour la première, mais je n'ai rien trouvé qui le confirme ; pour la seconde, HG rapporte lui-même qu'il s'y engagea et se fit sèchement clouer le bec par Philippe Henriot qui le traita de « petit commissionnaire » de son beau-père.

Le fait est qu'en février 34, il est à Lille, pas à Paris ; qu'en avril 36 il soutient sa thèse et que, durant l'été, on lui propose un poste au Caire qu'il accepte avec enthousiasme. Il y restera jusqu'en 38. Il suivra les événements, mais de loin. Sa correspondance avec Mauriac le montre chaud partisan du Front populaire et du camp républicain, lors de la guerre d'Espagne, c'est, si j'ose dire, la moindre des choses ; ce sont les positions que MS défend. Mais cet éloignement de la vie politique française, de l'engagement au jour le jour, il est important de le souligner, d'autant qu'après la guerre les choses ne vont pas s'arranger avec l'installation définitive de HG en Suisse.

Il est de retour à Bordeaux en 38. Professeur à la Faculté des Lettres, où il n'est admis que sur les instances de Jean Zay, alors ministre de l'Education. La

guerre l'y surprend. En juillet 42, se sentant menacé par un article de **Je suis partout**, il se réfugie en Suisse. On l'y voit inquiet de savoir ce qui se passe à Paris et de n'avoir pas de nouvelles de MS. Après guerre, ses relations avec MS se dégradent. Mais pas tout de suite, puisqu'il semble que ce soit à cette époque que MS lui ouvre une partie des archives Vigny. La brouille entre les deux hommes n'a jamais été explicite. Des plaintes remontent jusqu'à HG par l'entremise de Mauriac qui rapporte des propos de Jean Sangnier : HG aurait été furieux contre son père parce que celui-ci venait d'être décoré de la Légion d'honneur. Absurde, dit HG. On le croit volontiers. Et MS est triste que HG ait traversé Paris sans venir le voir.

La visite à MS était, on s'en doute, un véritable rituel. Et, pour la première fois, HG s'y dérobe : MS l'apprend, d'une manière ou d'une autre, et s'en attriste profondément. Est-ce vraiment grave ? Oui, je le pense, et HG le sent bien qui propose plusieurs versions de cet épisode. La première est anodine ; on peut facilement lui pardonner ce petit accroc à une habitude bien ancrée. Dans **Parcours**, (p.146), quelques lignes écrites le soir même de la mort de MS : « Je ne l'avais plus revu depuis plusieurs années (...) L'année dernière, convoqué au Quai d'Orsay, j'étais passé un matin, en taxi, devant le 38 boulevard Raspail, et j'avais aperçu Marc, un instant, debout devant sa porte, seul, nu-tête, très amaigri, le visage creusé. » Passé trop vite, donc, et l'on ne s'arrête pas quand on est dans un taxi et qu'on répond à une convocation du Quai. Dans **Une certaine espérance**, « je n'allais plus le voir, dit-il à Lacouture, quand je passais à Paris. J'étais attaché culturel à Berne, je passais de temps en temps à Paris, devant chez lui [je signale que le même verbe est employé ici en deux sens différents : 'je passais à Paris' veut simplement dire 'quand j'étais de passage à Paris' ; 'je passais devant chez lui' implique qu'on passe devant la porte et qu'on n'y sonne pas, comme on l'a si souvent fait, depuis 1922. Et ce n'est pas une seule fois mais plusieurs fois qu'indique l'imparfait d'habitude] ; je l'ai vu une fois – il est mort en 50 - ; je l'ai vu en 47 ou 48, il prenait l'air, tellement amaigri et l'air si triste, mais je ne me suis pas arrêté... » Et ça ne passe pas, justement, cette histoire, à tous les sens du terme ; pour HG, ça ne passe pas : l'émotion (le remords ?) est palpable dans sa conversation avec Lacouture et ça ne passe pas auprès du lecteur attentif qui s'étonne que HG, si précis à l'accoutumée, se perde dans les dates : 49 ? 47 ou 48 ? En vérité, décembre 46, en fait foi une lettre à Henri Hoppenot.

Qu'est-ce qu'il nous cache ? Qu'il est passé devant l'immeuble du boulevard Raspail, qu'il a vu MS, sur le trottoir, qu'il n'a pas traversé pour le saluer, pour l'embrasser. Ce Marc qu'il a tant aimé, auquel il doit tant, qui lui a servi de père spirituel et de mentor, il ne veut plus le voir.

Pour quelles raisons ? Des raisons politiques. C'est la version officielle. Comment supporter que MS, je fondateur du Sillon, de Jeune République, celui qui se disait chrétien d'extrême gauche ait accepté de servir de caution à ce MRP dont il est apparu très vite qu'il n'avait de populaire que le nom et qu'il représentait tous les intérêts de la droite la plus traditionnelle (Mauriac, sur ce point, ne sera pas plus tendre, les premiers mois passés). On accuse HG d'avoir trahi MS, alors que c'est MS qui a trahi HG en trahissant leurs idéaux communs.

Mais les choses sont plus compliquées où l'on retrouve de vieilles rivalités avec Jean Sangnier, rivalités entre le fils selon la chair et le fils selon l'esprit. Dans une note de **Parcours**, qui date de 1987, évoquant l'époque où, travaillant à sa thèse, il habitait, chaque mois, quinze jours, à Paris, chez MS, « J'étais, écrit-il, comme un vrai fils de plus à son foyer. » Pas sûr que les vrais fils aient tellement apprécié. L'explication a eu lieu entre Jean et Henri, explication virile, on le sait ; HG n'a pas mâché ses mots. Il reproche à Jean de travailler à **Carrefour**, le journal fondé par Emilien Amaury, en 1944, et d'avoir entraîné avec lui son père. Aux yeux de HG, **Carrefour** « rassemble la clientèle du 6 février », autant dire l'extrême droite. L'accusation est sévère. Certes, Amaury s'est vu confier par Pétain l'organisation de la propagande sur le thème de la famille ; mais, dès 41, il avait aidé de nombreux groupes de résistants en imprimant leurs tracts et il avait approvisionné en papier la presse clandestine. Deux fers au feu ? Possible. En tout cas, HG ne porte pas dans son cœur celui qui aura été, quelques années après lui, le secrétaire de MS. Etrange nœud de rancœurs, de jalousie !

Et l'affaire se complique avec l'apparition d'un troisième personnage, Raymond Magne. C'est un ancien élève de HG, à Lyon. Il avait, lui, le fils de nanti, adhéré aux idées de HG. Lequel le présente à MS ; Raymond Magne va devenir secrétaire de la Fédération des Auberges de jeunesse. HG le suit de près, lui écrit souvent, lui donne des conseils pour ses études et son établissement futur, s'entremet, sans succès, je crois, pour qu'il obtienne un poste d'enseignant

en Egypte où HG a gardé des amis.

La guerre arrive. Magne est fait prisonnier. Il se compromet, par veulerie ou par conviction, avec la Collaboration. Il devient attaché de presse de la DOF (Délégation officielle française travaillant avec la Deutsche Arbeitfront, présidée par Gaston Bruneton) qui s'occupe de l'encadrement des travailleurs français que le STO a envoyés en Allemagne. La DOF fonctionne comme une association dont le seul but semble être de veiller au bon moral de ces hommes, en organisant, par exemple, des tournées de concerts avec quelques artistes de music-hall peu regardants sur l'origine de leurs cachets. Mais, très vite, elle devient un maillon important de la collaboration entre Vichy et l'administration nazie. L'anticommunisme de Bruneton l'amène à apporter un soutien sans réserve à la politique du Reich, au point qu'en février 45 il enjoint à ceux qui ont travaillé à la DOF à ses côtés de venir défendre, les armes à la main, la capitale du Reich contre les troupes soviétiques. Ils sont huit à s'y rendre, Magne fait partie du lot. (Je dois ces renseignements à l'article de Patrice Arnaud paru dans **Vingtième siècle – Revue d'histoire** sur « Gaston Bruneton et l'encadrement des travailleurs français en Allemagne ; 1942-1945 »)

Bruneton sera arrêté en 1945, à Berlin. Magne, lui, passe à travers maille : mais, de retour en France, il sent bien qu'il lui faudra, à un moment ou à un autre, payer la note de ses errances. Il reprend contact avec HG qui se propose de témoigner en sa faveur, si besoin était, pour dire qu'il est, lui, HG, convaincu que Magne a été égaré par de mauvaises fréquentations mais qu'en vérité son « vrai moi » est celui du « chic type » que HG a connu et aimé. (Une constance dans le vocabulaire de HG. Le « chic type » est celui qui partage ses convictions, celui dont la générosité naturelle l'incline vers les plus pauvres, celui qui se révolte contre les égoïsmes bourgeois. Le malheur veut que « le chic type » ne le reste pas forcément très longtemps. D'où la colère et, parfois, le désespoir de HG. Le contraire de « chic » est « moche ».)

Très vite, Magne se rassure, il n'a plus besoin de HG. Il a trouvé refuge dans l'équipe de **Carrefour** (HG, lui, préfère parler de « gang » ou de « bande »), dont il va devenir rédacteur en chef. Il passe donc de l'autre côté de la barricade, avec Jean Sangnier, lui aussi un « chic type » qui a mal tourné en cédant aux sirènes d'Emilien Amaury et à l'attrait de l'argent. HG joue alors son va-tout, d'une manière assez inattendue, en donnant au

Figaro une chronique dans laquelle il en appelle, publiquement, même si les noms sont changés, aux bons sentiments de son ancien élève. (‘ J’avais un ami ‘, texte splendide où HG se livre totalement avec cette rage de vouloir ramener à lui, à ses idées, à ses combats un garçon qui les avait un temps partagés et cette naïveté de croire qu’on peut revenir en arrière et que le « vrai moi » était celui d’avant et non pas celui de maintenant.)

Ce texte touchera-t-il Raymond Magne au point de lui faire écrire ces lettres de repentance qui raviraient HG ? Il est permis d’en douter, car HG adjure Magne de quitter **Carrefour** et celui-ci n’est nullement prêt à faire ce sacrifice. Il a enfin une « position » ; il va se marier avec la fille de Marcel Aymé ; jamais il ne reviendra à ses engagements de jeunesse ; on le retrouve en partisan acharné de l’Algérie française ; il meurt en 1966. Pendant deux ans, HG va revenir à la charge. En vain. Plus répréhensible que la trahison de la France est, à ses yeux, celle à l’égard de leur commun idéal. Tel le véritable péché contre l’Esprit ; le reste n’est que broutille.

Il n’y a pas de conciliation ni de réconciliation possibles. Mais durant toutes ces années, HG continue de faire tous ses efforts pour que les liens ne soient pas rompus, sans jamais atténuer le jugement qu’il porte à son endroit, sous des formes variées, de la plus violente à la plus ironiquement désabusée.

C’en est fini également avec Jean Sangnier, mais là aussi de manière beaucoup moins abrupte qu’on l’aurait pu croire, à entendre HG évoquer cette période : jusqu’à ce que HG fasse le constat qu’ils appartiennent à deux planètes différentes, ils se sont, à plusieurs reprises, rencontrés, par l’entremise de Raymond Magne. HG ne voit plus MS, mais il est toujours en relation avec son fils !

Et il y a aussi ceci dont, à ma connaissance, HG n’a jamais fait état – pas plus d’ailleurs que de Raymond Magne, comme s’il voulait effacer cette expérience douloureuse et jeter un voile sur la complexité des sentiments qui s’y révèlent - : ce nid de collaborateurs, de pétainistes recyclés qu’est **Carrefour** à ses yeux (ou qui le deviendra, mais il mettra un peu de temps à s’en apercevoir) il n’hésite pas y publier des textes. Certes, il comprend bien qu’on cherche à profiter de ses relations – Claudel qu’il voit régulièrement depuis 42 – et il n’aime pas trop ça. Il n’empêche qu’il lui confie, à deux reprises, des nouvelles. La première : ‘ Rappelle-toi, petit ‘, en février 46, est présentée comme inédite, alors qu’elle a été publiée, en Suisse, en 1945. Il est vrai que le texte n’est pas tout à fait le même ; quelques menues coupes y ont été effectuées. La

seconde, ‘ Le vent de la Pentecôte ‘, paraît en juin de la même année. Elle n’a jamais été reprise par HG par la suite. Il est difficile de porter sur elle un jugement valable, dans la mesure où HG se plaint amèrement du sort qui lui a été réservé – par qui ? par Jean Sangnier ? par quelque obscur rédacteur ? – des passages ont été supprimés sans qu’on lui demande son avis, pour faire place à des illustrations assez laides et, surtout, la fin a été purement et simplement escamotée. Le résultat est donc plutôt médiocre. HG râle comme un putois. On lui répond que ce n’est pas grave parce que ce texte n’était pas fameux ; il réplique, que Hoppenot, qui l’a lu dans sa version complète, a trouvé le texte excellent, que Jean Sangnier lui-même en avait fait des compliments. Bataille de chiffonniers, ego froissé.

A partir de ce moment-là, **Carrefour** devient définitivement infréquentable. D’ailleurs, HG retire un article, qui devait y être publié et restait en attente pour le confier à une feuille rivale.

Mais, HG continue de voir Magne jusqu’au début des années 1950. L’indulgence dont HG fait preuve à l’égard de Magne, on peut s’étonner que MS n’en bénéficiât pas, lui dont la conduite, durant la guerre, avait été exemplaire, lui qui avait été arrêté avec deux de ses collaborateurs et conduit à la Santé où il devait rester deux mois, avant d’être libéré. MS s’est ruiné à soutenir à bout de bras des publications qui ne rencontraient pas toujours une très vaste audience. Il a besoin d’argent pour entretenir les immeubles du boulevard Raspail et Bierville. Par l’intermédiaire de Jean et de ses nouveaux amis, il peut sortir de cette situation difficile, l’indemnité de parlementaire est la bienvenue. Cela suffit-il à expliquer cet apparent revirement politique que HG ne peut pas supporter : « Il approuvait maintenant Jean et trouvait **Carrefour** très bien. L’homme du Sillon bénissant **Carrefour** ! » Et, dans cette même lettre à Hoppenot de décembre 46, « le nourrissant **Carrefour** devenait inattaquable. » C’est dur et, dans une large mesure, très injuste et injustifié. Si l’on suit Madeleine Barthélémy-Madaule, MS s’est très vite aperçu des dérives droitières du MRP et il se montre « très hésitant, très perplexe. Ses proches amis en ont formellement témoigné. » (p.279) Dominique Magnant qui travailla avec MS à la grande œuvre des Auberges de jeunesse, apporte un témoignage éclairant, dans un entretien avec Jean-Claude Delbreil (**MS : témoignage**, 1997) sur ce qu’étaient les intentions de MS, au moment de la fondation du MRP : « Nous

allons fonder un parti qui devra comprendre tous les résistants. – Oui, mais ce sera un parti catholique. – Non, ce ne sera pas un parti catholique, mais le grand parti travailliste français. » Rien qui puisse être interprété, ici, comme un renoncement à ce qui a été l'axe même de la vie de MS. Très vite, d'ailleurs, MS, comme Francisque Gay, le fondateur de La Vie catholique, son vieux compagnon, déchantait devant l'orientation du MRP et son attitude à l'égard des guerres de libération menées dans l'Empire colonial.

Seulement, HG ne fait plus partie de ses plus proches amis. Mon hypothèse est qu'il était nécessaire qu'il accomplît ce véritable parricide pour accéder à l'âge adulte. Il en ressentit un remords durable qui se trahit dans ses hésitations à parler de façon précise de la dernière fois où il a vu MS et dans tous les non-dits qui accompagnent cette période de sa vie. Le père de HG meurt en 43 ; HG, qui est en Suisse, n'a pu être aux côtés de son père durant ses derniers jours. Remords, là aussi, qui renforce celui qu'il eut de n'avoir guère eu de contacts avec ce père si différent de lui sur bien des plans. Le père d'élection ne saurait prendre sa place – il fallait s'en débarrasser. L'inconscient n'est pas tendre. L'élection de MS sous les couleurs du MRP lui en fournit l'occasion. Mais HG n'en a pas fini avec les pères de substitution. Hoppenot, son ambassadeur à Berne, va prendre la succession de MS dans l'attachement passionné de celui qui signe souvent ses lettres « votre petit Guillemin » (il a plus de 40 ans !!!) et lorsque Hoppenot se fâchera avec lui à l'occasion des travaux de HG sur Claudel, il s'avouera complètement « détruit ».

HG a fort peu écrit sur MS. Et l'on peut s'en étonner. Quelques lignes à la fin de son **Histoire des catholiques français au XIX^e siècle**, qui est de 1947 : « depuis cinq ans environ, un nouveau groupe de catholiques s'était constitué sous l'impulsion d'un jeune polytechnicien plein de flamme, MS. « Pour le Christ et par le peuple », tel était le mot d'ordre du Sillon où revivait l'esprit de Lacordaire et d'Ozanam, allait contribuer à changer le climat spirituel. » Spirituel, pas politique.

On en restera là. Un article, assez court, dans **Esprit**, en 1950, après la mort de MS. Un autre article, intitulé, 'Marc', dans **le Monde** du 5 avril 1973 et un compte-rendu du livre de M. Barthélémy-Madaule, la même année, 'MS, l'homme qui voulut réveiller la conscience des chrétiens'. Un silence troublant

sur la pensée politique de MS, comme si elle n'avait pas eu d'importance, comme si le fait qu'elle ait échoué la condamnait à l'inconsistance, comme si HG ne devait rien à MS, dans ce domaine du moins. « Ce que je dois à Marc : mon unité intérieure », écrira-t-il, en 1981. C'est l'homme de foi dont il veut se souvenir, essentiellement, pas celui dont les combats ont toujours été inextricablement spirituels et politiques, qui a mené tant de campagnes électorales, en a perdu certaines, en a gagné d'autres – comme si la mascarade du vieux MS, malade et ruiné, intronisé président d'honneur du MRP, suffisait à effacer toute cette geste qui eut, pourtant, sa grandeur.

On trouve dans le livre de HG sur Jaurès (**L'arrière pensée de Jaurès**), quelques lignes réduisant à néant l'ambition politique qui fut celle de MS et de ses amis : « Le Sillon, l'infortuné Sillon où pourtant, Dieu sait ! l'on veillait fort à ne point apparaître, si peu que ce soit, d'accord avec le socialisme quant aux structures concrètes proposées par lui pour édifier un ordre juste. » (p.108). La note de bas de page s'appuie sur l'autorité de Jaurès : « Ce fut la faiblesse du Sillon de n'articuler jamais rien de précis sur ce point capital. Jaurès l'indiquait, à propos de la controverse Sangnier/Guesde qui avait eu lieu, à Roubaix, en 1905 : « de conclusion, il [Sangnier] n'en a formulé aucune. Quand il a fallu préciser l'ordre social nouveau, il s'est dérobé. » Ce n'est pas tout à fait vrai : MS avait dit que le prolétariat et le capitalisme n'avaient pas vocation à être éternels – ce qui est plus audacieux. Quelques pages plus loin, le ton se fait plus acerbe : « Ces 'distributions d'action' aux ouvriers dont ont fait grand bruit quelques entreprises et afin d'établir leur 'esprit social' [ces guillemets sont évidemment méprisants] et pour faire la preuve de l'insanité des théories qui réclament la participation des travailleurs à la gestion (les ouvriers ayant, pour la plupart, vendu presque aussitôt ces actions), Jaurès n'accorde pas à cette plaisanterie la faveur de s'y attarder. [Est visé, entre autres, en ces lignes, Jacques Rödel, qui avait, dans les années 30, fondé un mouvement de « jeunes patrons sociaux », qui avait pour volonté d'établir la participation des ouvriers au capital de l'entreprise et leur intéressement à leurs bénéfices] Tenter, dit-il en deux mots, de nous faire prendre ce simulacre pour un commencement de socialisme, c'est compter un peu trop sur notre simplesse qui sait tout de même ne pas 'confondre le collectivisme avec une distribution de titres capitalistes'.

L'intransigence de HG est, ici, totale.

Il est un autre domaine où, sans qu'il l'ait reconnu, HG est dans la parfaite continuité de MS. C'est quand il entreprend son travail de déconstruction de l'idéologie de la République bourgeoise. « Le Sillon veut briser les références, les oppositions, les associations d'idées qui président à l'ensemble idéologique de cette époque. » (M. Barthélémy-Madaule). Il n'y parvient pas et c'est sans doute une des raisons de son échec. On ne lui en a pas laissé le temps. HG reprend la tâche (cf. la critique de Voltaire, de Constant ; la réhabilitation de Rousseau, celle de Lamartine ; la défense de Jeanne d'Arc ; la destruction du mythe napoléonien. Cf. aussi ce thème toujours repris du mensonge de l'histoire telle qu'elle a été enseignée, histoire de la Révolution de 1789, avec survalorisation des Girondins et rejet des Montagnards)

Il revendique bien l'héritage du « catho de gauche », du « bolchevik chrétien ». Mais jusqu'à quel point et surtout jusqu'à quand ? La critique de l'Eglise commence très tôt chez HG (cf. 'Par notre faute', publié par Patrick Berthier, dans **Le cas Guillemin**, un texte de 1937), mais c'est une critique de l'institution et, par ailleurs, dans la correspondance avec Mauriac, HG répètera, dans les années 60, qu'il n'est pas question qu'il quitte l'Eglise, en dépit de ses désaccords profonds avec Rome, dans l'affaire des prêtres ouvriers. On est quand même déjà loin de la soumission de MS. Mais avec **L'affaire Jésus**, on change de perspective, HG découvre les travaux de l'exégèse contemporaine avec un zèle de néophyte et reprend, dans ce domaine, le thème que nous avons signalé du mensonge – on nous a trompés -. En plus le livre se vend bien. Le Christ apparaît comme un avatar du « chic type » ! de gauche, bien sûr. Mais HG continue de pratiquer, la rencontre en 61/62 avec le frère Roger Schütz redonne un coup de jeune à sa foi. Mais voilà que Schütz, lui aussi, le trahit ; il idolâtre JP II que HG ne peut pas supporter, pour des raisons politiques évidentes – la mise au pas de la théologie de la libération pour flirt dangereux avec les marxistes -. Et HG rompt avec Schütz. Ses dernières années le voient devenir de plus en plus agnostique, très proche, finalement, de la religion naturelle telle que Rousseau la décrit dans 'La Profession de foi du vicaire savoyard' ; le Dieu infini de Pascal s'indéfinit, il se neutralise, un vague quelque chose. C'est la dernière étape de la solitude grandissante de HG : mort du père, rupture avec MS, rejet par Hoppenot, rupture avec Schütz, rupture avec le Saint Père, et, enfin, avec Dieu le Père lui-même. Quelques gestes, mais pour ne pas faire de peine à ceux qui, autour de lui, peuvent encore y tenir, le cœur n'y est plus. « L'enfant blotti », c'est ainsi que HG se définit lui-même, n'a plus d'épaule où poser sa tête.

